

Papa oh papa

Yves Lacroix

Volume 17, Number 4 (100), July–August 1975

100 fois sur le métier...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30972ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacroix, Y. (1975). Papa oh papa. *Liberté*, 17(4), 19–38.

Papa oh papa

1

J'ai appris la nouvelle au parloir, le récit aurait pu durer trois heures, ils m'ont tout raconté en dix minutes, enfin ce qu'ils entendaient me raconter, ce qui selon eux se racontait c'est-à-dire ne trahissait pas leur émotivité... à cette époque ma curiosité se contentait de livres faciles, je les écoutai, je cherchai pas plus loin, j'en demandai point davantage. J'avais quinze ans, en 54, pensionnaire à Sherbrooke... papa avait trente-neuf ans. J'étais à lire dans la salle de jeu, je les attendais, tous les dimanches à deux heures je commençais à les attendre... un confrère est passé il m'a prévenu que mes parents étaient au parloir... ils étaient sous le Christ déshabillé... nous nous sommes embrassés gauchement comme tous les dimanches, y avait derrière moi la soeur de Bonneville. Là j'ai appris qu'ils avaient vendu le magasin ! grand-père venait de vendre son magasin !

J'ai dit *Où est-ce que vous allez travailler maintenant ?* papa a dit *A l'hôtel-de-ville !* il a dit *J'ai commencé jeudi !* Je m'étais habitué à vivre au loin, au courant de la vie familiale par la bande, confusément, je recevais en vrac toutes les nouvelles, les furoncles de ma plus lointaine cousine et l'accident de voitures au coin de Sherbrooke et Saint-Patrice à Magog... ce dimanche-là pourtant j'étais vexé ! j'ai dit *Vous prépariez l'affaire depuis longtemps ? ou la ville vous*

a fait des propositions? il a dit *Grand-père s'est décidé la semaine dernière, moi j'ai trouvé l'hôtel-de-ville cette semaine!* En fait chanceux! c'est en venant prévenir la ville que le commerce avait changé de main, dans le vieil hôtel de ville au coin de la rue Sherbrooke, il était sorti, déjà sur le trottoir... il est remonté le grand escalier, il a demandé à voir le secrétaire, il a dit *Vous auriez pas besoin d'un clerc des fois? un comptable?* non agréé va sans dire mais au fait des lieux et des citoyens comme personne... Roger Boudreau l'a regardé, il est secrétaire de la ville de Sept-Iles je crois aujourd'hui, à l'époque il était à Magog, il a dit *Es-tu sérieux Adrien?* trois jours plus tard papa entrait comme comptable à l'hôtel de ville.

Ils avaient vendu! Le grand-père pouvait plus faire sa journée au comptoir... il trouvait plus son utilité... il était propriétaire à cause du capital investi à l'époque, il a jamais signé un chèque, les commis voyageurs ont souvent confondu ils croyaient que le *Maxime Lacroix* de la raison sociale c'était le plus jeune des deux. Papa l'a convaincu, ils ont vendu à leur principal fournisseur. Papa dit *Dix-huit ans que j'essaie de sortir de là!*... ma mère cachait pas non plus son aise, elle venait de libérer ses samedis, de récupérer bon nombre de ses vendredis... parce que l'équipe habituelle suffisait pas au service le samedi, souvent le vendredi, maman suivait son homme au magasin... comme autrefois Gérard, dit-on, le frère de mon père, comme Berthe sa femme dont j'ignore à peu près tout.

De Gérard je me souviens du crêpe noir dans la porte, j'avais trois ans, la tombe était posée sur deux chevaux, on avait sorti les meubles de la chambre... y avait une coulisse de cire sur la tapisserie du mur *Tu te rappelles de ça toi! puis tu dis que t'as pas de mémoire!*... j'ai vu aussi les fanions numérotés sur les voitures du convoi... mais pour dire me souvenir de Berthe ou de Gérard! je connais la photo de leur mariage sur la commode de papa, Berthe s'était mariée en court je crois en chapeau de ville! Aussi l'image cinéaire dans mon missel *A la douce mémoire de Gérard Lacroix, époux de Berthe Goulet, décédé à Magog le 21 août 1942 à*

l'âge de 24 ans et 8 mois... j'avais tous les matins une pensée pour mes morts, au début et longtemps la seule image de mon oncle Gérard

puis celle de Roger Therrien, époux de Jeanne Lessard une cadette de ma mère décédé à Magog le 17 juillet 1956 à l'âge de 31 ans et 6 mois...

à la fin y avait Eva Lefort, épouse de Maxime Lacroix, décédée à Magog le 25 septembre 1960 à l'âge de 66 ans...

Alfred Lessard, époux de Clara Vachon, décédé à Magog le 22 septembre 1963...

puis à son tour Clara Vachon...

puis Maxime Lacroix...

j'ai refusé toute image du grand-père Maxime, j'ai pas voulu le voir dans sa bière exposé, et j'ai accepté aucun objet lui ayant appartenu à part une valise de cuir dont j'avais besoin. J'aurai gros à faire... j'ai peu de morts derrière moi, encore moins marqué par leur décès que par leur existence... pas d'enfant bousillé sous mes yeux, pas de sang sur mes bottines, au plus des maladies incurables dont on m'a parlé... chez moi on meurt ordinairement. De Gérard j'ai pas de souvenirs, mais du roman, du cinéma, presque de la fiction.

Dans mon esprit le commerce du grand-père Lacroix c'était l'entreprise familiale, une institution intouchable, fondée pour la postérité, les fils y ont oeuvré, et les brus, aussi mon oncle Roger quand les médecins l'ont condamné. Roger pourrissait vivant d'une obscure étisie, se nourrissait de sa propre viande, se décharnait par l'intérieur... la Dominion Textile l'ayant du coup déclaré irrecevable, digne de la retraite anticipée, il a travaillé au magasin jusqu'à ce que les boîtes de conserve lui tombent des mains. Il paraît que mon oncle Roméo y est venu un temps! Tous les samedis dont je me souviens ma mère a rejoint les hommes pour la ruée de la fin de semaine... nous dînions avec les grands-parents, pas tellement le dîner puisqu'il fallait se relayer au magasin mais le souper, nous soupions ensemble à six heures... les enfants passions nos journées dans le champ derrière l'écurie, puis dans le bois de la Dominion Textile au-delà du champ, puis dans la rivière au-delà du bois, selon l'âge, selon les

amis... mes premières fesses de femme dans le bosquet, mes premières érections contre ma cousine ! Pour moi ce magasin avait vécu l'histoire de Magog depuis les pionniers, à cause de l'écurie encore debout et du tourniquet au coin du bâtiment qui empêchait les animaux mais nous permettait de gagner la prairie, à cause du puits devant la porte, à cause aussi de la pompe dans l'évier de la cuisine... étant petit j'ai dormi sur les tablettes entre les boîtes de biscuits ! j'ai édifié des villes entières, complexes, à même les caisses entreposées dans le sous-sol ! j'ai basculé une fois dans le tiroir de farine, j'ai vu une tonne de mélasse répandue sur le plancher, quatre pouces de mélasse sur le plancher, j'ai vu Anatole Lacroix boire une tasse de cette mélasse ! A quinze ans j'apprends que l'aventure est à peine plus vieille que moi ! que grand-père et mon père ont jamais pensé fonder un empire ! papa en parlait comme mes oncles ont toujours parlé de la Dominion Textile ! avec aigreur ! l'imagination à court ! Il y avait donc eu un commencement !

Avant de s'établir à son compte le grand-père a travaillé comme livreur chez Cunningham-et-Goyette, c'était Goyette-et-Goyette à l'époque... l'affaire péréclitait, à vau-l'eau, les Goyette vieillissaient, grand-père a pris la tournée de livraison en déconfiture pour écouler un stock devenu encombrant. Quand il a commencé à livrer pour eux en septembre 1925, la perception de fin de semaine rapportait environ cent dollars, au début de janvier elle donnait pas moins de deux mille !... le grand-père l'avait étendue, il avait sollicité les clients un à un, dans la Pocheville, au Ruisseau-Rouge, dans le Michigane parmi les siens. Il chargeait une voiture, quatre grosses caisses de bois fixées sur une plate-forme, il y entassait les sacs et les boîtes de carton... il partait, il courait ses clients, il leur laissait un sac, deux sacs, une boîte... parlant de la température ou s'informant du plus jeune qui était fiévreux la veille, il détachait une facture de son carnet à souches, la déposait sur la table... la femme payait ou payait pas... quand elle payait, le samedi surtout, il ouvrait une sacoche d'épais cuir noir qu'il portait en bandoulière, fixée à la ceinture... il en extrayait un rouleau de dollars, roulait sur eux les nou-

veaux billets, il plongeait sa main encore dans la sacoche, la ramenait pleine de monnaie dans laquelle il triait... ensuite il reprenait son carnet, il tournait les pages, trouvait une facture en blanc, il disait *Quelque chose pour demain ?* Il mettait à cette virée entre cinq et huit heures par jour, de sept heures le matin jusqu'à midi, les jours de perception il revenait pas avant trois heures... puis jusqu'à six heures il préparait les caisses du lendemain. Des fois il pouvait même pas entrer dans les maisons, à cause du plancher ciré, on le bloquait sur le pas de la porte, la femme venait le débarrasser... ailleurs le plancher était en bois blanc frotté à l'encastique, ça sentait la pisse, les enfants grimpaient sur la table, cassaient les oeufs avant que le grand-père soit ressorti. Il m'est arrivé de l'accompagner plus tard... il me confiait les paniers de tomates... je me tournais un pied sur le balcon, je dégingolais l'escalier sur la tête, je m'ouvrais le front, mais je renversais pas mon panier, je perdais pas une tomate... je sauvais mon grand-père de la ruine !

En 1936 j'étais pas né, j'allais naître avec la guerre... en 1936 grand-père a été malade, une sorte de rhumatisme dans les jambes à cause de son entêtement à livrer par tous les temps... monte puis descend dans les intempéries ! ses genoux l'abandonnaient sans avertir, le lâchaient à l'improviste, l'articulation, brusquement le vide entre le fémur et le tibia... le grand-père s'effondrait... tombait sur le côté. Mon père était garçon en 1936, il avait vingt ans, cherchait à s'employer depuis un an... depuis que la Banque de Montréal l'avait exilé puis congédié il avait trimé comme tout le monde un peu partout à n'importe quoi... apprenti-mécanicien une fois, poseur de pré-larts, contrebandier d'occasion, le pain était sec pour les aspirants-comptables en 1936 ! Un soir... il avait réussi à se faire engager comme terrassier... on avait décidé la réfection du chemin d'Ayers Clift, employer des chômeurs, des manoeuvres préparaient le gravier à recevoir l'asphalte, neuf heures d'ouvrage par jour ! un dollar et vingt-cinq par semaine quand il pleuvait pas !... un soir papa arrive chez lui dans le Michigan, le grand-père avait sorti les meubles du salon, il avait rempli la pièce de den-

rées... des conserves, des biscuits, du shortening... il dit *J'ai fait le tour du Michigane puis j'ai offert à mes clients de s'approvisionner ici* il dit *leur éviter de traverser le pont!* Le père avait rien à redire, t'empêches pas un homme de vivre, mais l'encombrement du salon l'agaçait, il sentait venir le bonhomme... quand t'as commercé onze ans, t'as édifié la plus grosse clientèle du canton, t'attends pas tes clients dans le salon! Deux mois plus tard le chemin d'Ayers Clift était paré à recevoir l'asphalte, papa cherchait encore à s'employer, avait recommencé à solliciter les marchands, les contracteurs, grand-père lui dit *Adrien! avec mon expérience dans le commerce de l'épicerie puis ton instruction* il dit *Je vas fournir un peu de capital puis mon expérience, toi tu vas apporter la jeunesse, ton instruction puis si tu veux on part un commerce!* Papa dit *Non!* la réponse attendait rien que la question! il dit *Le commerce m'intéresse pas, encore moins l'épicerie!* il avait été trois ans caissier à la Banque de Montréal, il dit *J'ai pas terminé ma onzième année pour m'établir épicier!* C'était sec, ç'avait l'avantage d'être clair! le grand-père a pas insisté... papa osait pas lui avouer qu'il supportait déjà difficilement et depuis longtemps son autorité, cette espèce d'intransigeance qui l'avait rendu pingre et sévère!

Un matin il dit *Adrien, j'ai besoin de toi aujourd'hui...* mon père avait aucune raison, prétexte, pour refuser, grand-père lui dit *Si tu veux garder le stock à matin j'aurais à faire en campagne!* papa a dit *D'accord pour à matin!* et le grand-père est parti du côté de Sainte-Catherine... à midi il revenait avec un cheval, une jument noire! Et le lendemain il dit *Adrien j'ai encore besoin de toi aujourd'hui!...* mon père lui dit *Vous n'aurez pas dans l'épicerie ça sert à rien!* il dit *Je veux bien garder aujourd'hui mais demain je me cherche de l'ouvrage!...* le grand-père bougonne il dit *Je vais faire ferrer la jument!* il dit *Je te demande de surveiller la maison!* si tu veux pas dis-le je vas demander à d'autres! Mon père a surveillé la maison! Le grand-père est parti avec le cheval, il l'a fait ferrer sur la rue Laurier, puis en revenant il s'est arrêté chez Morin sur la rue Hall, l'entrepreneur de pompes funèbres, il lui a acheté une vieille voiture, une plate-forme

haute sur roues à pneus... toute cette nuit-là papa se sentit très fatigué et ne put dormir. Le lendemain grand-père est parti en bicyclette, il a visité ses anciens clients, s'est excusé d'avoir dû suspendre le service *Mais je recommence, je me mets à mon compte, si vous voulez acheter chez moi... j'opère dans le Michigane, je livre tous les jours!* Papa l'a pas laissé tomber! le soir il l'a aidé à préparer les commandes. Ils ont acheté un comptoir, papa a fait des tablettes, des tiroirs pour le sucre, la farine... il a percé une porte sur l'extérieur, la pièce avait dix pieds par douze... deux mois plus tard ils abattaient le mur du fond pour occuper la chambre du bas, douze par vingt-quatre il avait, le magasin!... ils ont converti le sous-sol en entrepôt, sur le toit de la galerie y avait *Maxime Lacroix Epicier*, sur la galerie y avait des poches de patates contre les poteaux, des sacs d'engrais chimique et une chaise droite du côté de la cuisine... papa a pris la livraison et grand-père s'est installé au comptoir... Gérard les assistait la fin de semaine, puis maman, puis tante Berthe, ils ont ouvert le dimanche matin pour les fermiers descendus à l'église... en 48 ils ont monté la cuisine à l'étage, ils ont ajouté la boucherie, le père s'est mis boucher... il a convaincu son cousin Anatole d'apprendre le métier, le débarrasser de cette corvée... au parloir il me dit *Dix-huit ans que je m'écoeure! que j'ai envie de tout sacrer là!* Ce qui le passionnait mon père c'était les chiffres et la politique... je le dis maintenant, je le sais depuis peu! Son aveu me surprenait, me déroutait, scandalisait, précisément me dérangeait, j'insistai pas... je me disais que là maintenant ils en pouvaient plus, ils exagéraient, pas possible qu'un individu passe près de vingt ans à se morfondre dans un emploi qui lui convient pas! J'avais quinze ans, j'étais jeune encore!

A l'hôtel de ville il s'est plu tout de suite, ils l'ont mis au rôle de l'aqueduc. Pour avoir couru la ville pendant des années il connaissait par cœur le nom et l'adresse de chaque habitant, je mens pas, j'exagère pas non plus, par leur nom et leur histoire même les pauvres de la rue Bellevue sur la terre battue de leurs cabanes, au-delà des richards de la Pocheville... en 57 j'ai recensé la ville avec mon beau-frère,

Magog comprenait 18,000 habitants, le chiffre a même été contesté sur une demi-colonne de LA CHRONIQUE, en avions oublié paraît-il... disons tout de même 18,000, par leur nom encore je dis pas! mais par leur numéro civique il les connaissait... peut-être moins les enfants mais les adultes! Quelques années de cléricature l'ont encouragé à se faire élire commissaire d'école, il fut président de la commission scolaire, secrétaire du comité paritaire des marchands détaillants de la ville de Magog, en même temps marguillier, il a fondé la quatrième paroisse de la ville, dans son Michigane... il dit *Yves cette année je suis comblé!* Je me suis dit *Tout ça pour avoir livré les commandes pendant vingt ans ou presque!* être connu comme Barabbas dans la passion!... les voies du Seigneur sont insondables!

2

A Montréal un jour je suis désarmé, je suis désarmé, sans défense contre le présent des autres et l'avenir qu'on me fabrique! J'ai des amis bien sûr, ils m'amènent chez eux, ils me parlent de leur enfance et de leur quartier... comme autrefois mon oncle Josaphat l'air de rien mais se rengorgeant célébrait pour nous éblouir la rue Fullum, SA rue Fullum, comme s'il suffisait de dépendre de Montréal pour être plus grand que les autres, et cette prétention me choquait, provincial, même que je me suis juré d'y monter un jour ou l'autre à Montréal pour m'y installer! J'ai un copain, Claude, il me parle de sa mère, il me la raconte, il me la décrit en motocyclette dans Saint-Jacques, minuscule, la poitrine protégée par une grosse PRESSE... il évoque pour moi la ruelle Desmarais dans le Red-Light entre Dorchester et Sainte-Catherine, entre Hôtel-de-Ville et De-Bullion! J'ai rien à leur dire de mon père et de sa fierté, de ma mère et de ses nostalgies... non plus du Memphremagog dont le nom se navigue déjà comme une rivière... non plus du mont Orford que Desrochers fait rimer avec *leur torse fort* mais qui se dit chez nous *Orfeurde*, que j'ai pas escaladé avant que CHLT vienne y dresser sa tour, crever sa courbe et souiller son mauve! Ha-

bitués à la réclame touristique mes amis disent des Cantons-de-l'est pour me faire plaisir *Ah! la Suisse québécoise!* et j'ai rien à objecter, l'argument me manque pour débrider les clichés, les préjugés! *J'sais même pas nager!* la maison chez nous était sur la rivière à la sortie du pont, quand on tirait de la carabine derrière la Dominion Textile les balles ricochaient sur l'eau et venaient se perdre dans le salon chez nous, je le répète *Je sais pas nager!*... sans mémoire, forcément sans dessein, élevé ainsi, éduqué de même, rien devant rien derrière! Je savais rien de mon père, j'avais rien appris de ma mère, ou de mes oncles, de mes tantes, à peu près rien. Pendant vingt ans je les ai eus près de moi, attentifs, encombrants... toute la famille de maman chez le grand-père, à tour de rôle... *Yves qu'est-ce que c'est ce collègue-là que tu vas?*... le Jour de l'An, ils m'entraînaient dans un coin ils baissaient la voix... *Comprends-tu les prêtres quand ils disent la messe?*... *A quoi ça va te servir ces histoires-là que t'apprends?*... *Yves toi tu vas pouvoir me dire ça!* je m'enorgueillissais!... mon oncle Robert m'a peut-être parlé cinq minutes dans sa vie, dans le fond de la salle à dîner, près de la fenêtre au bout de la table de réfectoire, il me tenait les mains *Si tu savais comme t'es chanceux!* j'affirmerai pas qu'il larmoyait mais ses mains tremblaient. Au collège même en sept ans de pensionnat mes père et mère ont pas manqué un dimanche au parloir, secourables... après un quart de siècle je connaissais de mon père que sa lassitude à l'épicerie-boucherie, son contentement par la suite à l'hôtel de ville. J'essaie de me rappeler!... je m'informais de ma soeur, de mon frère, ils me brossaient un tableau rapide de l'ensemble de la famille, grand-père avait dû s'aliter, Turgeon avait revendu le magasin, les Nutbrown allaient de catastrophe en catastrophe... chez les Lessard, les vieux, leurs enfants et leurs petit-enfants étions soixante et quatorze la troisième génération encore inachevée la famille comptait déjà soixante-douze descendants, ça en 1957, forcément y avait toujours un oncle, une cousine de malade, estropié, enrhumé, parti pour Québec... mais la balle me revenait tout de suite *Puis toi comment ç'a marché cette semaine?* on me donnait que les manchettes et moi je

me fouillais, ce qui avait bien pu m'arriver dans cette semaine ! j'inventais presque !

J'ai accusé longtemps le pensionnat de cette distance entre eux et moi, de cette prétention qui m'est venue à seize ans quand j'ai compris l'ascendance que je prenais sur eux... maman disait à Colette *As-tu compris ce que ton frère a dit là? c'est pas moi qui le dit!* et ma soeur se taisait... Marc m'avait emboîté le pas, encouragé par les parents, par moi, par le curé et le directeur séculier de l'Externat classique, je lui écrivais *Ah les humanités! c'est l'école la plus noble qui existe!* je disais *Lâche pas!*... de cet isolement j'ai accusé mes livres, ma radieuse instruction et la brièveté de mes séjours parmi eux ! Mon père s'est quasiment excusé une fois *La vie de famille a peut-être pas été aussi enrichissante il a dit surtout pour toi!* à cause du pensionnat ! il a dit *Tu commences seulement à me connaître!* Sans doute ! Mais le mal vient de plus loin, il y eut manque avant mon départ pour Sherbrooke ! Marc leur est resté fidèle... les connaît-il mieux pour autant ? *Le connais-tu seulement ton père?* c'est lui qui me demandait ça et j'ai dit *Non!* j'ai dit *Toi?* je l'ai écouté...

il a dit *Sais-tu que le père a gagné des médailles au tir à la carabine?*

j'ai dit *Non!*

il a dit *J'ai trouvé trois médailles dans un de ses tiroirs, à son nom!*

j'ai dit *Toi aussi t'as fouillé là!*

il a dit *Tous les samedis depuis qu'ils me laissent courir!*

Autant notre chambre était impersonnelle, rangée et nue pour simplifier l'époussetage, autant leur chambre était pleine de mystère et de recoins... d'abord une odeur étrange qui leur ressemblait pas ni à lui ni à elle, peut-être le concert de leurs fragrances après tout... le féminin prévalait je crois sans rien de familial. J'ai jamais manqué de la visiter le samedi quand la famille s'affairait au magasin. Un début de décembre j'ai découvert dans la garde-robe je-sais-plus-quel cadeau, sous quatre ou cinq boîtes de guirlandes... je me souviens

plus de l'objet mais je sais avoir attendu trois semaines cette fausse surprise qu'ils gardaient pour Noël. Leur garde-robe est devenue pour moi le lieu de la faute, un endroit privilégié, j'y trouvais chaque fois un sentiment de culpabilité, vague, un brin saoulant, comme après la masturbation qu'il-faut-pas-faire, comme après les premières amours à cause de la lassitude dans les reins, la même qu'après la sus-dite masturbation. Je m'enfonçais dans les robes, ému, j'atteignais le fond du réduit, j'ouvrais les boîtes, je trouvais la bassine hygiénique, le tire-lait, le corset à baleine roses... dans les tiroirs de papa je trouvais un cahier d'écolier pour le moins vieux comme mon père, les feuilles se détachaient à force d'âge, des chansons notées au crayon. Dans sa vie mon père a chanté trois fois, comme le coq, je veux dire depuis que j'ai la connaissance et en autant qu'il a jamais chanté en mon absence... il a chanté deux ou trois fois peut-être, exactement deux chansons apprises de sa mère ou de quelque oncle un peu grivois... cette chanson des bretelles qui commençaient par *Figurez-vous que j'étais fou d'une jeune et riche héritière*... il chantait aussi *le Chapeau de paille* que je croyais chanson de France pour ainsi évoquer le sang répandu...

A Saint-Denis près des grands bois

Un soir d'orage et de bataille

Je mis pour la première fois

Mon chapeau de paille!

Deux chansons! mais dans les pages les plus usées du vieux cahier je trouvais *Sous les ponts de Paris* et *Mimi Pinson*, chansons du siècle, exotiques, venues là par quel gramophone ou par quel voyageur du monde! Il dit *MIMI PINSON c'était la chanson d'Albert le frère de mon père*... en ce temps-là tout le monde avait sa chanson, y avait une sorte d'assentiment tacite quand un homme ou une femme prouvait par son aise à l'exécuter qu'une chanson lui convenait particulièrement, on la lui réservait, personne la chantait en sa présence *Ton grand-père, lui, chantait JE VAS LE DIRE A MOU-MAN!*... la *CHANSON DES GRENOUILLES*, il l'avait apprise de sa mère puis je l'ai jamais entendue chantée par d'autres! De cette façon mon père explique rien! y avait

pour le moins cent chansons dans son cahier, son oncle Albert est mort j'étais petit gars je crois l'avoir jamais vu, et grand-père est mort y a déjà douze ans, c'est pas eux qui l'ont gêné... c'est vrai que seul mon père chantait *le Chapeau de paille*, une mission ! c'est vrai que la famille se réunit plus comme autrefois, mais trois chansons en vingt ans ! *Il refusait de chanter !* c'est ce que dit ma mère.

Un jour sous ses chemises je trouve un révolver, l'arme que j'entrevis jadis sous le comptoir de l'épicerie... grand-père avait façonné une boîte de bois rectangulaire, juste à la mesure de l'arme, le couvercle glissait horizontalement autour d'une vis... à cause des voleurs... il était lourd dans la main, froid, défendu... la crosse noire... trois balles dans le barillet... on le lui a volé l'an dernier en même temps qu'un téléviseur et une courtpointe. Marc dit *Sais-tu que le père a déjà gagné des médailles au tir à la carabine?* je l'ignorais... il me raconte, le père s'entraînait au collège trois soirs par semaine, à la .22... il tirait cent cinquante balles par semaine... il a gagné trois compétitions en autant d'années, une médaille de plomb, une médaille d'argent puis une médaille d'or... par la suite il a tiré pour ses copains... ils tiraient à plat ventre dans le sous-sol du collège, ils s'allongeaient côte à côte, ils croisaient leur tir chacun visant la cible de l'autre, huit balles par cible, papa en mettait jamais moins de sept dans le noir ! deux de ses copains ont ainsi gagné une médaille d'or. Je dis à Marc *Où as-tu pris ça toi ?*

il dit *C'est le père de Jean-Jean, ils s'entraînaient ensemble !*

Je dis *N'as-tu parlé au père ?*

il dit *Non !* il se met à rire *Lui dire que j'ai fouillé dans ses caleçons, dans les soutiens-gorge de la mère !*

3

C'est beaucoup plus tard à Sherbrooke, quand ils auront été déracinés, déplacés par changement d'employeur... ils ont vendu la maison près de la rivière Magog que dans son adolescence besogneuse papa s'était juré de posséder, à la

fois pour en détenir l'âge et la majesté et pour en déloger le propriétaire, il l'a achetée de la petite-fille de Hitchcoq en 1948, il l'a vendue à perte dix-neuf ans plus tard par ennui de dîner au restaurant... ils se sont installés en banlieu de Sherbrooke, un bungalow neuf, quartier sans histoire et ville anonyme. Un soir maman lui fait voir le nom d'un confrère d'école dans la colonne nécrologique de *LA TRIBUNE*... pas d'article juste un nom parmi d'autres, un marchand de Weedon, natif de Magog, il l'avait connu au collège Saint-Patrice... il a pris le journal, il a lu la série de noms, ceux de Sherbrooke, ceux de Coaticook, ceux de Lac-Mégantic puis celui de Weedon... il a rien dit. La même semaine comme par exprès un autre est décédé... un barbier de Magog, une photo dans *LA TRIBUNE* puis dans *LA CHRONIQUE*... il est descendu dans le sous-sol... fouillant dans son vieux coffre de bois il a trouvé une antique photo de collège, celle de sa neuvième année... les frères du Sacré-Coeur assis et derrière eux les cinq rangées de têtes... à l'endos il a commencé à rayer les noms, tout de suite quatre noms. Sa génération avait commencé à flancher, dans la cinquantaine, cardiaques, diabétiques, ulcéreux, hémorroïdaires... l'un après l'autre prévenus par *LA TRIBUNE* et *LA CHRONIQUE* et leur propre corps que le temps était plus aux galipettes. Doucement il s'est mis à me raconter.

Sortant du collège en 1961 je me suis trouvé de l'ouvrage à Lac-Mégantic... trop tard pour m'inscrire à l'université, grâce à un ancien professeur maintenant directeur de l'externat classique j'ai enseigné un an à Lac-Mégantic... la grammaire et la stylistique, je l'écris pour ceux qui sont passés par là, pour obtenir leur synpatie j'enseignais la stylistique de Geslin-Laurence et celle de Legrand, *Ne dites pas... dites!* C'est papa qui m'a amené la première fois avec ma valise, il est revenu par la suite, deux ou trois fois nous avons un peu marché dans la ville, descendu la grand-rue, traversé la Chaudière... il a dit *Ç'a pas tellement changé!* J'ai pas fait attention, j'ai dit *Vous êtes déjà venu?* pour dire quelque chose, pour faire une phrase... il a dit *En 34 j'ai travaillé six mois à la Banque ici.* Nous étions devant le bureau de poste, il dit

Je regardais tantôt en traversant le chemin de fer, y a que la cour de triage qui a changé, vraiment, elle est plus petite, y a moins d'animation!... c'est tout ce que j'en ai pu tirer, et puis que la Banque de Montréal était plus au coin de la rue en face de la gare, en fait elle avait disparu!

Pour la première fois il y a deux ans il m'a dit *Moi quand j'étais petit gars... il dérogeait pour la première fois à trente ans de détermination. J'avais placé devant lui mon petit Sony, j'avais tendu vers lui le vieux micro carré, j'affirmais par ce geste l'estime dans laquelle j'allais tenir ses récits. Nous avons la même avidité brusquement tous les deux... il me dit d'abord la géographie, le cadastre, ensuite les personnes... non pas les personnalités, l'idée qu'il s'est faite des personnes, mais leurs gestes, leurs dire... l'habituel et l'exceptionnel de leur existence, le merveilleux!... une sorte de mise en place, des lignes tirées entre les gens, les lieux, une organisation de l'espace et du temps... non pas les raisons mais nûment la résidence et le déroulement... il résiste à mes *pourquoi*, à mes *comment*! il me dit *où*... il me dit *quand*... il me dit *qui*. Y a peu de raisons à l'existence d'un homme, il en est souvent une seule à la multitude de ses actes, si secrète et si lointaine qu'il l'a lui-même souvent perdue de vue... comme la maison derrière soi quand on a tourné le coin de la rue!*

Il m'a dessiné le premier état de la maison du grand-père Maxime sur un terrain acheté par lui en 1925 à Gédéon Lacasse le troisième mari de sa mère... *On a commencé à creuser le puits le premier juin 1925 puis levé le premier poteau du carré de la maison le premier juillet!* il dit *Moi j'avais onze ans je charroyais l'eau pour le ciment, je transportais le gravier à la chaudière!* il dit *Dans ce temps-là y avait pas de bétonnière comme maintenant, on préparait le ciment dans une boîte par terre.* Il m'a amené voir de près, constater, éprouver la maison d'Oscar Ducharme il dit *C'est ici que ton grand-père est venu au monde!* il dit *Ducharme lui-même le sait peut-être pas mais sous le bardeau puis le crépi y a des billes de bois carrées posées l'une sur l'autre... des murs de deux pieds!* il dit *Les arbres à la longueur équarris à la ha-*

che ... dix, quinze, vingt pieds de long souvent à la longueur de la maison ! posés l'un sur l'autre ! il dit Plus tard ils ont creusé une cave mais autrefois sous le plancher c'était la terre battue ... y avait une trappe puis un trou dans la terre pour le lait et le beurre c'est tout, disons que c'était le frigidaire !

Le mois dernier ils viennent souper un dimanche soir, célébrer avec nous un anniversaire de ma femme ... après le repas je mets à jouer *Ça roule* de Gagnon et Tremblay ... papa demande à lire la pochette, il dit *Qui c'est Janis Joplin ?* je lui explique, je lui parle un peu de Charlebois, il écoute. Tout à coup il pose sa cigarette, il se lève il dit *Je sais pas si je suis encore capable* puis il gigue ! ... il a commencé à gigner ! pour moi tout seul ! les femmes étaient à la cuisine ... la mère a pas voulu me croire *Trente-cinq ans qu'on est marié, je l'ai jamais vu gigner ! ...* le père était satisfait de sa blague, il souriait ... il avait bien gigué, d'un beau jeu de pieds !

Je les avais cru amnésiques comme moi-même ... ils étaient gênés ! Papa il finit plus d'en trouver des histoires, de les débusquer, de les reprendre, de les corriger quand les mots l'entraînent et me trouvent incrédule, il les embellit. Il dit *Moi quand j'étais petit gars ...* il prononce et faut le lire comme je le prononce *Moin quand ch'tais p'tit gars ...* pour signifier les premiers temps, les plus embrouillés, même les événements qui l'ont précédé mais lui furent racontés par son père ou son grand-père ... il dit *Quand ch'tais p'tit gars* pour expliquer le pont de bois sur la rivière Magog et les bains de pieds pris à cul-plat sur le tablier du pont ... il dit *Quand j'étais petit gars* pour rappeler que longtemps la rue Saint-Hilaire dans le Michigane fut dite la rue des Deux-Maisons ... passé le pont on tournait à gauche, au coin du garage Gilbert aujourd'hui ... la rue coupait le domaine de Hitchcock, elle avait été prévue dans le cadastre, Hitchcock avait acheté les abords du Michigane autour de 1880, en ce temps-là on traversait la rivière en chaloupe ... Hitchcock avait acheté près de quatre-vingt acres de terre à bois du Brook jusqu'à la presqu'île de Jos Gauthier aujourd'hui, d'un coude du méandre à l'autre à la décharge du lac ... la rue Saint-Hilaire filait entre deux rangées de lots

en bois debout, elle virait à droite à angle droit derrière ce que nous appelions le cap à Lamontagne à cause de la maison d'Alphonse qui le couronnait dans mon jeune temps, elle longeait le trécaré jusqu'aux maisons côte à côte, celle de l'arrière-grand-père de mon père le vieux Maxime, et celle de son fils Joseph le grand-père de mon père... arrivés de Saint-Léon-de-Standon se construire là en 1898, isolés pendant trente ans au bout de cette rue connue longtemps comme la rue des Lacroix ou la rue des Deux-Maisons... derrière les bâtiments, au-delà des jardins, le foin de la Dominion Textile dévalait jusqu'à la rivière.

Puis le père devint garçon, il dit *Quand ch'tais garçon...* pour indiquer qu'à cette époque il avait fini de sauter à la corde sur la galerie selon que grand-mère en avait décidé... elle a tranché les deux âges, c'est elle qui a proclamé, confirmé ce que les petits gars savaient déjà confusément, que précisément ils étaient plus tout à fait des petits gars. Avec Ferdinand Falardeau il sautait sur les planches de la galerie... ils occupaient leurs congés à courir et à sauter les clôtures, puis entre deux virées dans le pacage ils venaient sauter à la corde sur la galerie, jusqu'à mille coups sans s'essouffler, à tour de rôle, ils abandonnaient la corde, ils revenaient plus tard ils recommençaient, pouvaient recommencer six fois dans la même journée, la maison tremblait sur sa base, grand-mère était une sainte femme tout le monde s'accordait là-dessus. Irène Falardeau les rejoignait souvent, une cousine de Ferdinand elle habitait en face, traversait, ils lui passaient la corde, elle sautait deux cents, trois cents coups... à quatorze ans Irène s'est mise à progresser, elle abattait aisément ses cinq cents coups... et dans le même temps, inversement proportionnels, les deux gars ont commencé à perdre leur entrain, trois cents coups, deux cent cinquante, ils étaient à bout de souffle... Irène reprenait la corde, cinq cents, cinq cent vingt-cinq, ils comptaient avec elle, savouraient sa victoire. Puis un matin la grand-mère Lacroix est sortie, la mère de mon père, elle a dit *Fini le sautage ! Adrien t'es trop vieux pour ces jeux-là !* elle a dit *Irène ta mère a besoin de toi pour le dîner !...* le téléphone existait pas encore dans le Michigane mais la grand-

mère venait de jeter un oeil par la fenêtre, elle avait vu rebondir les seins de la petite fille! rien d'extravagant mais déjà pris dans le jeu! Cet automne-là mon père s'est mis à livrer pour les épiciers les fins de semaine, pendant les vacances... c'est-à-dire qu'il avait plus le temps de sauter et le temps était pas encore venu de la Laure du Rack-à-barreaux, ma mère.

A seize ans il terminait son HIGH SCHOOL, il était caissier à la Banque de Montréal, quatre cent cinquante dollars par année, quelque huit dollars cinquante par semaine... en ce temps-là on pratiquait la marche, la course à pieds, tout le monde courait! faisait les preuves de son excellence! en ce temps-là les automobiles montaient la côte du Pacific à reculons sur la rue Principale, les temps étaient pas si loin où une paire de boeufs mettait six heures à venir de Magog au mont Orford... Ferdinand Lacroix prenait la voie ferrée et marchait jusqu'à Valcourt passer la fin de semaine avec ses parents... aujourd'hui on dirait un exploit, dans ce temps-là la chose allait de soi! le grand-père Gédéon Lacasse lui partait en vacances pour l'Ange-Gardien, comme aujourd'hui mon père pour la Californie, à pied de Sainte-Catherine soixante-cinq milles, un croûton de pain dans ses poches, puis il revenait au bout de la semaine! En 1930 certains jeunes s'entraînaient le soir, s'encourageaient avec des compétitions... et par timidité, par discrétion, par manque de confiance j'en sais trop rien mon père participait pas à ce genre de récréation... par goût de l'isolement peut-être son côté franc-tireur. L'un d'eux s'était imposé, gagnait tous les soirs à peu près sans effort, il raillait les autres qui parvenaient pas à le suivre... alors un nommé Jacques a pris la mouche un bon soir il s'est vexé il a dit *Si Lacroix courait avec nous autres tu ferais moins le faraud!* le gars était pas de Magog il a dit *Qui c'est ça Lacroix?*... le nommé Jacques vient voir mon père il dit *Lacroix demain soir faut que tu viennes courir avec nous autres!* mon père est allé... aujourd'hui il dit *Sans entraînement je l'ai battu!* il dit ça comme il dit qu'il a pas d'instruction, sans le croire vraiment, il dit *Faut dire que j'étais pas mal chevreuil!* Il pouvait commencer à courir à

huit heures le matin puis s'arrêter à six heures le soir... entre seize et vingt et un ans il marchait tous les jours Magog-Eastman aller-retour, vingt milles, ou Magog-Deauville, ou Sainte-Catherine... en fin de semaine il courait Magog-Sherbrooke... de dix-sept à dix-neuf ans il a couru avec des copains après le souper, ils partaient de l'église Sainte-Marguerite, ils allaient à l'écluse municipale puis ils revenaient, cinq milles pour la digestion, après quoi le père repartait pour sa marche, seul ou avec Falardeau, Magog-Eastman, Magog-North-Hatley... il essouffait n'importe qui.

En novembre 1935 il est venu à Montréal pour je ne sais quelle raison, peut-être se cherchait-il du travail, près d'un an que la banque avait plus requis ses services, qu'il vivait d'expédients, il est venu chez les Lefort, les frères de grand-mère... ayant rien trouvé lui restait dix sous, maintenant fallait qu'il revienne à Magog. Avec dix sous à l'épique on se payait plusieurs cigarettes, on se permettait quand même pas le train... c'était un soir d'élection provinciale, il est parti à pied! *S'il y a eu une élection en novembre 34 ou 35 c'est ce soir-là!* c'était en 1935 les Libéraux remportaient l'élection... à sept heures il traversait le pont Jacques-Cartier, il s'est arrêté faire une prière à Longueuil à l'église Saint-Antoine puis il est venu coucher à Chambly sur le Richelieu. A Chambly il a voulu coucher au poste de police mais l'a trouvé fermé... il est venu s'informer à l'hôtel, où trouver le responsable du poste, l'hôtelier s'est mis à le dévisager, semblait étonné, il dit *T'as pas l'air d'un vagabond!* il dit *T'es habillé proprement!*

mon père dit *Je suis pas un vagabond!*

Alors pourquoi tu veux coucher au poste?

Mon père dit *J'ai pas d'argent* il dit *Maintenant si vous savez où je peux trouver le chef...* l'hôtelier se glisse derrière le comptoir, il dit *Tu vas coucher ici* il tend une clef à mon père il dit *J'ai une chambre de libre au premier!* Quand l'hôtelier est monté lui faire signer le registre mon père s'était déshabillé, il avait jeté ses bas sur une chaise... l'hôtelier a regardé les bas, les talons existaient plus, deux énormes trous, il dit *Ça te fait pas mal aux pieds?* mon père dit *Oui* il avait les talons à vif sous les couvertures...

le lendemain matin aux petites heures, l'hôtelier lui apportait une paire de bas de laine et le soir mon père couchait à Magog.

Je dis *Il vous est jamais arrivé de parier sur une course, de courir pour de l'argent ?* il dit *Jamais !* il dit *On pariait pas on avait pas d'argent !* il dit *On courait pour le plaisir de gagner !* il dit *Ecoute un peu ! . . .* quand ils voulaient acheter de la crème glacée, pas pour eux ! jamais pour eux ! pour leur blonde ! le cornet de crème glacée coûtait cinq sous, fallait ménager pendant une semaine pour s'en payer deux ! *Puis on le mangeait pas au restaurant ! on le mangeait sur la rue en marchant, au restaurant ils le mettaient dans une soucoupe, ça coûtait dix cents . . . on avait pas vingt cents à dépenser !* En fait il a parié une fois, il dit *En fait c'était pas moi mais une fois j'ai couru pour de l'argent !* C'est après son mariage, il s'entraînait plus depuis longtemps . . . en 39 ou 40, paraît que je venais de naître, un après-midi il était seul au magasin avec Gérard, il avait terminé la tournée des commandes . . . arrive un type qu'il connaissait, un peu, pas trop, un peu ivrogne, plutôt ivrogne, je le nommerai pas, il arrive au magasin avec un autre gars un inconnu, il dit *Adrien il faut que tu courres ! j'ai parié vingt piastres sur toi !* papa le regarde, un gars t'arrive il y a plus d'un an que tu l'as vu ! tu l'as d'ailleurs jamais tellement vu ! papa dit *T'es fou Charlemagne !* il s'appelait Charlemagne ! papa dit *Ça fait trois ans que j'ai pas couru !*

Adrien tu peux pas me faire ça ! il dit *J'ai absolument besoin d'argent faut que j'en trouve tout de suite !* il dit *Adrien c'est grave pour moi j'ai besoin d'aide puis ce gars-là veut pas croire que t'es plus vite que lui !* Papa regarde le gars, c'était un grand mince, un nerveux, les cannes fines . . . il regarde Charlemagne, il veut pas le croire, il dit *T'as vingt piastres toi ?*

Charlemagne dit *Non j'ai pas vingt piastres !* mais il dit *Toi tu l'as dans ta caisse !* il dit *Adrien tu paries vingt piastres puis j'en prends seulement dix ! j'ai besoin de dix piastres !* Papa et Gérard se regardent, ils ont bien envie de rire mais l'autre type est toujours là qui dit rien sans se gêner pour

rire... papa le regarde comme il faut, il dit au type *Si je cours c'est pas plus de cinq cents pieds, j'ai pas beaucoup de temps!*

Charlemagne dit *D'accord Adrien! d'accord!*

le type cesse de rire il dit *D'accord!*

papa prend vingt piastres dans le tiroir-caisse, Gérard dit pas un mot, papa enlève son tablier il dit *On va descendre au pont pour être à plat, on va courir jusqu'à la rue Prospect!*

pas contraireux Charlemagne dit *D'accord!*

le gars dit *D'accord!*

Ils passent chez Falardeau, papa demande à Ferdinand de venir témoigner, ils lui remettent les quarante dollars puis ils descendent au pont... Falardeau va se planter au coin de la rue Prospect, les hommes prennent le départ au pont puis mon père gagne la course! il dit *A cinq cents pieds là je commençais à le sentir derrière moi! encore vingt pieds c'est lui qui gagnait!* il a jamais couru après ce jour. Il était tellement gêné de son audace qu'il a mis le dix dollars dans la caisse! il dit *A part la fois que j'ai investi dans une mine qui existait pas c'est l'affaire la plus folle j'ai jamais risquée!* Grand-père l'a jamais su! il les aurait congédiés lui et Gérard, peut-être déshérités!

Je dis...

papa en fait... c'est pas le passé qui lui manquait comme je l'ai cru, ni la mémoire, c'est le désir de raconter, le plaisir...

je pense que personne s'était donné la peine de l'écouter.